

JOANNA BOURNE



Le maître de mon cœur

LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE



AVENTURES & PASSIONS

Joanna Bourne

Joanna Watkins Bourne est une autrice américaine de romances historiques ayant pour cadre l'Angleterre et la France durant les guerres napoléoniennes. Elle a reçu de nombreuses récompenses, y compris le prestigieux RITA Award 2011 de la meilleure romance historique pour *Le maître du passé*.

Le maître
de mon cœur

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le maître du jeu

Le maître de mon cœur

Le maître du secret

Le maître du passé

Le maître de la vérité

Belle comme la nuit

JOANNA
BOURNE

Le maître
de mon cœur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

MY LORD AND SPYMASTER

Éditeur original

This edition published by arrangement with Berkley,
an imprint of Penguin Publishing Group,
a division of Penguin Random House LLC.

© Joanna Watkins Bourne, 2008

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2011

Pour Douglas

Je remercie mon éditrice, Wendy McCurdy,
pour sa patience, et mon agent, Pam Hopkins,
pour ses conseils avisés. Ainsi que
Mary Ann Clark, Wendy Rome, Claudia McRay
et Sofie Couch, et tous les membres du forum
Internet « Books & Writers Community »,
qui m'ont apporté soutien et encouragements.

1

Katherine Lane

Il suffisait d'avoir dérobé une fois quelque chose à quelqu'un pour prendre goût au vol. Et pour vouloir recommencer. Papa lui avait souvent répété cette vérité de son cru, en tapotant son crâne de petite fille comme pour mieux y faire pénétrer ses paroles.

Et le fait est qu'elle avait la nostalgie de détrousser les poches des gens. Le délicieux petit frisson qui s'emparait d'elle chaque fois qu'elle glissait les mains dans un costume lui manquait. Comme lui manquait le plaisir de compter son butin, en faisant sonner les pièces sur le pavé au fond d'une ruelle, à l'abri des regards.

La respectabilité avait un goût fade, en comparaison. D'ailleurs, elle commençait sérieusement à se lasser d'être respectable. Voilà pourquoi elle s'était lancée dans cette aventure.

C'était un jour parfait pour détrousser le chaland. Un brouillard poisseux montait de la Tamise et collait aux moindres recoins de Katherine Lane. Il apportait avec lui l'odeur du fleuve – qui n'avait pas précisément un parfum d'ambrosie, mais elle n'en avait cure. Un pareil brouillard était idéal pour se cacher.

— Montre que tu n'as pas perdu la main, Jess, murmura-t-elle en ajustant sa capuche sur sa tête.

L'après-midi touchait à sa fin. Des deux côtés de Katherine Lane, les commerçants rentraient leurs marchandises, après une journée morose. Le brouillard était toujours catastrophique pour le commerce. Quant aux filles de mauvaises mœurs, elles s'étaient enfermées dans les tavernes, avec leurs marins. Bientôt, Jess se retrouverait seule à arpenter le pavé. Enfin, presque seule : un chat en maraude longea le trottoir, quelques mètres devant elle.

Elle jouirait donc de toute la tranquillité nécessaire pour détrousser les poches de Sebastian Kennett.

— Surtout, ne t'avise pas de tenter quoi que ce soit d'inconscient pour me libérer, lui avait intimé son père au moment d'être arrêté.

Il ne la connaissait que trop bien. Et il serait furieux d'apprendre ce qu'elle tramait.

La ruelle de droite s'appelait l'Allée Sombre – et elle méritait bien son nom. À gauche, c'était l'impasse de l'Homme Mort. Un autre morceau de poésie, qui collait particulièrement à la réalité. Petite fille, elle avait écumé les parages pieds nus, et depuis, elle connaissait le secteur comme sa poche. Elle était née dans une soupente misérable de l'East End, quelques pâtés de maisons plus au nord. Et elle avait grandi parmi la faune interlope qui fréquentait Katherine Lane. À l'époque de sa prime jeunesse, il lui aurait suffi de pousser la porte de n'importe quelle taverne des environs pour être accueillie à bras ouverts. Mais c'était différent, désormais. Elle n'était plus Jess, mais Mlle Whitby. Et elle était devenue étrangère au quartier. Sa place n'était plus ici.

La rue tournait à présent en direction du sud, et de la Tamise. Elle ralentit l'allure, surveilla ses pas pour ne pas glisser sur le pavé humide. Autrefois, elle

aurait emmené Kedger avec elle. Elle avait cousu une poche à l'intérieur de son manteau, spécialement pour l'héberger. La plupart du temps, cependant, il se tenait sur son épaule, assis sagement, le regard en alerte.

Mais cette fois, elle ne pouvait pas compter sur Kedger. Elle devait se débrouiller seule.

Sauf qu'elle n'était plus seule.

Elle s'immobilisa. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, comme celui d'un petit lapin pris au piège. Une ombre avait bougé dans l'embrasement d'une porte.

C'était un homme. Il s'avança vers elle, tranquillement, maniant sa canne avec nonchalance.

— Eh bien, dit-il, tapotant sa canne contre sa paume dans un bruit mat.

Il avait la cinquantaine, le cheveu grisonnant, et affichait une belle corpulence. Une fine cicatrice lui barrait en partie la joue droite. Un vieux chapeau informe lui descendait sur les yeux – qu'il avait assez beaux.

— Si vous me disiez ce que vous faites là ? demanda-t-il.

Elle soupira de soulagement.

— Doyle ! Je suis bien contente de vous voir. Mais allons plutôt discuter dans la ruelle. Si quelqu'un vous aperçoit avec cette canne, il voudra venir à ma rescousse. Et avec un peu de chance, nous échapperons à cette maudite bruine.

— Ça, j'en doute.

Il la suivit cependant dans la ruelle, écarta quelques immondices du bout de sa botte, et s'adossa à un mur gris.

— Si vous voulez mon avis, mademoiselle, reprit-il, vous ne me payez pas assez pour ce travail.

Elle s'adossa au mur d'en face. Le rebord du toit retenait une partie de la bruine, mais c'était très insuffisant, ainsi qu'il l'avait prédit.

— Belle canne, fit-elle.

— Merci, mademoiselle Whitby. Après avoir lu votre message, j'ai pensé qu'elle conviendrait à la situation.

Doyle était un fieffé gredin. Et elle se félicitait d'avoir pu l'engager. On racontait qu'il avait servi autrefois dans la police, avant de mal tourner. À présent, il s'acquittait de missions qu'aucun policier digne de ce nom n'aurait acceptées. Mais Jess était prête à toutes les extrémités, fussent-elles parfaitement illégales, pour libérer son père. Et Doyle lui était d'une aide précieuse.

— Nous attendons de la compagnie ? s'enquit-il.

De toute évidence, il avait remarqué la façon dont elle épiait les alentours en marchant dans Katherine Lane. Rien n'échappait à Doyle.

— Un homme. Un grand.

— Désirez-vous que je l'assomme ? proposa-t-il en soupesant sa canne.

— Seriez-vous prêt à faire ça pour moi ?

— Ça dépend de combien vous seriez disposée à me payer, répliqua-t-il.

Quand il souriait, sa cicatrice se creusait de façon hideuse.

— Je n'ai pas besoin que vous assommiez qui que ce soit aujourd'hui. Il suffira de simuler une agression.

— C'est dans mes cordes. Et qui devrai-je faire semblant d'agresser ?

— Moi.

— Ah. Voilà qui va me changer de mes habitudes. Si vous m'en disiez un peu plus ?

Elle lui expliqua ce qu'elle avait imaginé – sans entrer dans les détails, qu'il n'avait pas besoin de connaître.

Il hocha la tête. Le cuir de son manteau était alourdi par l'humidité, et il eut beau passer sa manche sur son front, il n'essuya rien du tout.

— Résumons-nous, dit-il. J'agiterai ma canne comme si j'avais l'intention de vous frapper avec, et vous vous précipiterez sur notre lascar, toute tremblante d'effroi. C'est bien cela ?

— Exactement.

Doyle redressa le bord de son chapeau et la dévisagea d'un air sarcastique.

— Je n'ai jamais entendu un plan aussi absurde de ma vie. Sauf pour ce qui est de vouloir vous frapper avec ma canne. Ça, au moins, c'est plausible.

Elle appréciait de faire équipe avec un homme plein d'humour.

— J'ai besoin de trois minutes pour lui faire les poches, expliqua-t-elle après un regard en direction de Katherine Lane, s'assurant qu'il n'y avait toujours personne. Débrouillez-vous pour me fournir ces trois minutes.

Elle était convaincue que cela lui suffirait pour trouver l'enveloppe – à condition, bien sûr, que Kennett l'ait sur lui.

— Il passe tous les jours par ici en fin d'après-midi pour rejoindre son bateau, ajouta-t-elle. Son équipage décharge de nuit de la laine et d'autres produits en provenance d'Italie pour lesquels il n'a pas payé de taxes.

— De la contrebande ? De mieux en mieux. Et je connais ce type ?

Elle savait qu'elle devrait le lui dire tôt ou tard.

— Son bateau s'appelle le *Flighty Dancer*.

La réaction de Doyle ne se fit pas attendre.

— Bon sang ! s'exclama-t-il, donnant un coup de canne dans le mur. C'est un navire de la compagnie Kennett. Ne me dites pas que vous en avez après Sebastian Kennett ?

— J'aurais aimé pouvoir vous répondre non, monsieur Doyle.

Il tapa de plus belle sa canne contre le mur.

— Vous n'êtes donc pas au courant de ce que ce bâtard fait aux voleurs ?

— Ce ne sont que des rumeurs, rétorqua-t-elle. Tout cela est très exagéré.

N'empêche. Les « rumeurs » en question assuraient que Kennett avait coupé les doigts d'un voleur, à Alexandrie. D'un seul coup de lame, avec l'un des poignards dont il ne se séparait jamais. Et beaucoup d'autres histoires de la même farine circulaient à son propos. On racontait qu'il était capable de lancer ses poignards à plusieurs mètres, sans jamais rater sa cible.

— Je vous trouve bien optimiste. Si vous désirez vous emparer de quelque chose qu'il porte sur lui, vous feriez mieux de vous en remettre à moi.

C'était trop risqué. Cinq pouvait soudoyer n'importe qui. Y compris Doyle. Voilà pourquoi elle préférait tout faire elle-même. Malgré la pluie, le froid et le danger.

— Non, je ne peux pas, répondit-elle.

Papa était enfermé entre quatre murs, attendant d'être pendu. Et pendant ce temps, le véritable espion, celui que les Français appelaient Cinq, se mouvait librement dans Londres. Peut-être même n'était-il plus très loin d'arriver dans Katherine Lane. J'espère que Kennett et Cinq ne sont qu'une seule et même personne, songea-t-elle. J'espère qu'il a la lettre sur lui. Et j'espère surtout qu'il ne me saignera pas avec son poignard, quand il sentira mes doigts se glisser dans sa poche...

— Je suppose qu'il est inutile que j'insiste ? demanda Doyle, par pure formalité.

— Tout à fait inutile.

Elle n'avait pas le choix. Elle avait essayé toutes les armes classiques – le chantage, le charme, les

pots-de-vin – mais aucune n'avait porté. Ni avec les services secrets, ni avec l'Amirauté, ni avec les fonctionnaires des Affaires étrangères. C'était à croire que toute l'administration britannique rêvait de voir Josiah Whitby se balancer au bout d'une corde.

Doyle la dévisageait avec incrédulité.

— Une demoiselle comme vous ne devrait pas se trouver ici, dit-il. Vous n'êtes pas en sécurité, même avec moi. Le quartier...

— Je suis prudente.

— ... est fréquenté par des marins peu scrupuleux, qui sauraient quoi faire d'un jeune tendron comme vous. Et en plus, vous voulez vous en prendre à ce gredin de Kennett. Auriez-vous perdu la raison ?

Elle savait que ce n'était pas prudent. Mais, encore une fois, elle n'avait pas le choix.

— Vous n'êtes pas obligé de rester, répliqua-t-elle.

— Je tiens à mériter l'argent que vous me donnez, figurez-vous, mademoiselle Whitby.

Elle se détendit. Il allait l'aider.

— Mais je crois que je ferais aussi bien de me trancher moi-même la gorge, pour épargner cette peine à Kennett, reprit-il avec un mouvement suggestif du pouce sous son menton. Triste fin pour un type dans mon genre, soupira-t-il. Bon, combien de temps encore sommes-nous supposés attendre ?

— Pas plus d'une demi-heure, je pense.

— Ça va, c'est raisonnable.

Et pourtant, le temps parut bien long. Une lumière brillait à l'une des fenêtres de la ruelle, au deuxième étage. Probablement était-ce la chambre d'une catin, en plein travail. Un volet de bois, agité par le vent, grinça sur ses gonds.

— Doyle...

— Hmm ?

— Restez le plus possible derrière moi. Kennett hésitera à se servir de son poignard.

— Ce qui est sûr, c'est que je n'ai aucune envie qu'il m'étripe.

— Moi non plus...

Le vent, au coin de la ruelle, faisait tournoyer la brume. On entendait chanter dans une taverne de Katherine Lane. Les clients avaient entonné à tue-tête une version abrégée de *Rule Britannia*. Le quartier était peuplé de gredins, mais des gredins patriotes.

— Avez-vous déjà fait des choses que vous redoutiez, Doyle ?

— Parfois. Mais je constate que vous savez cacher votre nervosité. Vous avez l'air aussi calme qu'une huître.

— Merci. C'est sans doute le temps. Il refroidirait un brasier.

Elle jeta un nouveau coup d'œil en direction de Katherine Lane, avant d'ajouter :

— Je déteste attendre.

— C'est souvent quand l'attente se termine que ça peut devenir inquiétant.

Elle frotta ses mains pour les réchauffer, voulant se persuader qu'elle était capable d'aller jusqu'au bout de son plan. Quelques heures d'entraînement avaient suffi à lui faire retrouver son habileté d'antan. N'empêche : ce serait diablement embarrassant si le capitaine Kennett la surprenait à fouiller dans ses poches.

Elle les entendit arriver avant même de les apercevoir.

Puis deux silhouettes émergèrent du brouillard. Le plus grand, à droite, tenait maladroitement sur ses jambes. Son compagnon le soutenait à moitié.

Et ils chantaient d'une voix avinée :

— ... *J'ai rencontré une jolie petite vendeuse de moules,*

« Et j'lui ai soulevé son panier,

« Pour mieux voir sa mouuuuule.

— C'est lui, souffla Doyle, s'essuyant à nouveau le front d'un revers de manche. Kennett est le grand, à droite.

— Il a l'air complètement ivre. Même s'il veut se servir de son poignard, il manquera sa cible.

— Espérons-le.

Elle croisa les mains sous son manteau. Elle avait détroussé des milliers de poches. Elle y arriverait encore une fois.

Kennett n'était pas seulement grand, il était également bien bâti. Malgré le brouillard, elle pouvait distinguer ses longs cheveux noirs, et les lignes saillantes de son visage émacié. Il ne portait pas de chapeau. Sa redingote était ouverte – comme une invitation pour lui faire les poches, songea Jess. En revanche, elle ne put rien voir de son compagnon : il marchait tête baissée, surveillant ses pas.

Les deux hommes continuaient de chanter. Elle connaissait cette complainte, dont la morale assurait qu'il ne fallait jamais se fier à l'apparence d'une jeune femme croisée dans la rue. C'était diablement vrai !

Elle repoussa une mèche qui lui tombait sur les yeux et attendit le bon moment pour passer à l'action.

2

Sebastian Kennett ne se considérait pas ivre. Bien sûr, il n'était pas non plus à jeun. Mais un vaste océan séparait la totale ivresse de l'absolue sobriété. Or, il avait toujours su naviguer habilement sur les eaux de cet océan.

Et puis, l'occasion avait été trop belle de boire. Riley, l'un de ses capitaines qui commandait le *Lively Dancer*, était arrivé aujourd'hui, apportant avec lui une bouteille de cognac français et une grande nouvelle : son fils était né, à l'instant même où son bateau accostait. Le tout jeune Thomas Francis Sebastian Riley avait ainsi été prétexte à de nombreux toasts, dans le bureau de Sebastian. Puis, la bouteille de cognac terminée, Sebastian, Riley et une douzaine d'employés de la compagnie Kennett s'étaient rendus dans la taverne la plus proche, pour continuer leurs libations. D'après Riley, qui s'y connaissait en bébés, son fils était déjà un solide gaillard. Il faudrait bien cela, s'il voulait se tailler une place dans un monde où l'avaient précédé six sœurs.

En d'autres termes, la journée s'était merveilleusement bien passée. Et Sebastian était si réjoui qu'il voulait faire profiter tout Katherine Lane de son humeur chantante.

— *J'ai les plus belles moules qui se puissent imaginer.*

« J'les vends trois pour un penny, mais à vous j'veais les donner... »

Il renversa la tête en arrière, offrant son visage à la bruine. Le paradis ! Il était rentré de Méditerranée orientale depuis une semaine, et il ne regrettait pas une seconde la chaleur qui régnait là-bas. Il préférait le temps d'ici. La brume était collante, mais au moins, on avait le sentiment de respirer quelque chose, qui vous emplissait littéralement les poumons.

Adrian tentait de chanter avec lui, mais il chantait faux. En revanche, il n'était pas du tout ivre : c'est à peine s'il buvait, en raison de sa profession.

— Car j'vois que vous aimez les mouuuules...

Quelques bordels jalonnaient la rue. Une fenêtre de l'un d'eux s'ouvrit, à l'étage, et deux pensionnaires se penchèrent au-dehors. Leurs robes – écarlate pour l'une, jaune pour l'autre – étaient les deux seules taches de couleur dans la grisaille environnante. Elles appelèrent Sebastian, de leurs voix de sirènes, mais il les congédia d'un geste de la main en continuant de chanter.

— Auriez-vous une chambre à disposition,

« Où je pourrais m'abriter avec ma p'tite vendeuse,

« Le temps de dévorer ses moules ? »

Sebastian avançait sans tituber. Il avait le pied marin. Toutes ces années où il avait grimpé inlassablement dans les gréements lui avaient appris l'équilibre. Adrian croyait se rendre utile en s'offrant pour le soutenir, mais il aurait très bien pu se passer de son aide.

— Elle me faussa compagnie après m'avoir vidé les poches,

« Me laissant seul avec un panier de... »

Un cri de terreur – un cri de femme – déchira soudain le brouillard.

Il provenait d'une des ruelles adjacentes.

Sebastian et Adrian s'immobilisèrent. Puis ils se placèrent dos à dos et tentèrent de percer le brouillard des yeux.

Il aurait pu jurer – bien qu'il ne pût les voir – que deux personnes les épiaient depuis le coin de la ruelle la plus proche. Il pouvait presque les entendre respirer.

C'est alors qu'une jeune femme surgit, courant comme si elle avait le diable aux trousses. Elle portait un grand manteau noir, dont la capuche retombait sur son visage. Elle se précipita bras tendus sur Sebastian, et le heurta si violemment qu'elle faillit tomber.

Elle s'accrocha aux revers de sa redingote pour garder l'équilibre. Sebastian, obligeamment, lui saisit le bras. C'était bien joué de la part de cette fille. Et de son comparse. Leur petit jeu s'appelait « la demoiselle en détresse ». Mais ils ne pouvaient pas se douter que Sebastian l'avait déjà vu jouer d'innombrables fois.

Comme il s'y attendait, une autre silhouette se profila au coin de la ruelle. Un homme qui brandissait une canne, de façon menaçante. Il tint la pose quelques instants, comme s'il jaugeait ses adversaires, avant de reculer lentement dans la ruelle.

— Voilà qui devient intéressant, murmura Adrian. Si tu permets...

Et il se faufila silencieusement en direction de la ruelle.

La jeune voleuse se cramponnait toujours à Sebastian. Aucun homme digne de ce nom n'aurait résisté à l'envie de la serrer dans ses bras pour la rassurer.

— Je vous en supplie, murmura-t-elle, la respiration haletante, et le ton très convaincant. Aidez-moi. Il me pourchasse...

Ses seins se pressaient sur le torse de Sebastian, qui sentit ses veines s'embraser.

Cette jeune créature était décidément douée. À en juger par l'humidité de son manteau, elle avait

longuement attendu sous le crachin, dans l'espoir de voir arriver le bon pigeon.

Si elle était aussi talentueuse qu'il l'imaginait, il ne sentirait même pas ses doigts glisser dans ses poches. De toute façon, il ne devait pas avoir plus de quatre ou cinq shillings sur lui, et il était disposé à les lui abandonner. Personne mieux que lui ne connaissait la misère de ces filles qui vivaient dans le quartier. Avec ces quelques piécettes, elle pourrait s'acheter assez de charbon pour se réchauffer durant la nuit. Et même une tourte à la viande.

Elle trouverait aussi, dans ses poches, un ou deux poignards. Mais elle devait être habituée à fréquenter des hommes armés.

Sebastian en était là de sa réflexion, quand un brusque coup de vent rabattit la capuche de la fille sur sa nuque.

Bon sang ! se dit-il. Elle n'est pas seulement mignonne. Elle est belle. Et même très belle...

Une beauté nordique. Des mèches de cheveux trempés encadraient un visage parfait. Ses yeux avaient la couleur ambrée de la Baltique.

Sebastian ne put résister à l'envie de glisser une main par l'entrebâillement de son manteau. La pluie avait traversé l'étoffe, mouillant jusqu'à sa robe de cotonnade qui lui collait au corps comme une seconde peau. Ses tétons s'étaient durcis sous l'effet du froid.

— Aidez-moi, l'implora-t-elle de nouveau, du ton de la plus pure sincérité, tandis que ses mains couraient habilement sous sa redingote. Il renoncera à me suivre si je suis avec un homme comme vous.

Sebastian était sous le charme. Pendant qu'elle lui débitait ses flatteries, elle explorait méthodiquement sa redingote, avec une dextérité qui avait quelque chose d'érotique. En avait-elle seulement conscience ?

Elle lui racontait maintenant une histoire à dormir debout, prétendant qu'elle aurait été attaquée en

descendant d'un fiacre. Mais il n'écoutait même pas : il se contentait de contempler ses lèvres, avec une envie folle de les embrasser.

L'effet qu'elle produisait sur lui était vraiment incroyable. Le seul fait d'admirer ses lèvres suffisait à lui procurer une érection.

— J'ai l'impression qu'ils me suivaient depuis un moment, continuait-elle. Je ne comprends pas...

Elle lécha la pluie qui mouillait ses lèvres.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? demanda Sebastian.

Et, ne pouvant résister davantage, il passa son pouce sur la lèvre inférieure de la jeune femme. Sa lèvre était délicieusement douce au toucher.

Elle pouvait lui échapper, si elle le voulait. Cependant, elle le laissa faire, comme si elle était hypnotisée par son geste. Sa réaction surprit Sebastian. Comment avait-elle réussi à survivre dans un quartier pareil, en étant si sensible ?

— Oubliez donc cette triste histoire, lui proposait-il. Et laissez-moi vous conduire à l'abri de la pluie. N'avez-vous pas envie de vous retrouver dans un endroit sec et bien chaud ?

Pas de réponse. Elle continuait de le regarder avec ses grands yeux sans fond. Sebastian laissa sa main descendre sous son menton, pour lui donner la possibilité de se ressaisir. La pluie tombait sur son visage, roulant sur sa peau au grain aussi soyeux que des pétales de fleurs. Elle avait beaucoup de chance que ses traits n'accusent pas déjà les marques de la vie qu'elle menait.

Elle finit par cligner des yeux.

— Quoi ?

— Pourquoi rester sous la pluie ? Allons parler ailleurs. Suivez-moi.

— Vous suivre ? répéta-t-elle, sur un ton de fascination qui aurait ravi l'orgueil de n'importe quel homme. Vous me demandez de vous suivre ?

Elle se mordillait la lèvre, comme si elle voulait chasser le souvenir du pouce qui l'avait caressée.

— Je vous donnerai cinq shillings pour la nuit. Je crois avoir cette somme sur moi. De toute façon, mon ami pourra m'aider à payer.

Adrian lui prêterait volontiers cinq shillings. Il se promenait toujours la bourse pleine, sans que jamais personne ne songe à lui faire les poches. Mais où était-il passé, au fait ? Il aurait déjà dû être de retour et ne pas laisser Sebastian s'égarer avec une catin, aussi ravissante soit-elle.

Elle éclata de rire.

— Vous me donneriez autant ?

C'était une somme exorbitante, pour Katherine Lane. Mais Sebastian était convaincu que cette femme valait mieux que l'univers qui l'environnait. Et il se surprenait à vouloir l'arracher de ce monde interlope, et du gredin à la canne qui était son comparse.

Certes, elle n'était qu'une catin des rues. Cependant, elle était différente des autres filles. Et s'il s'était écouté, Sebastian l'aurait prise dans ses bras pour la porter jusqu'à la cabine de son bateau. Là, à l'abri des regards indiscrets, il s'emparerait de ses lèvres, de ses seins, et la posséderait toute la nuit.

Mais cela n'arriverait pas. Il se contenterait de l'attirer chez lui, en lui faisant miroiter quelques shillings, puis il la confierait à Eunice. Celle-ci saurait quoi faire de la jeune femme et, avec un peu de chance, elle la tirerait du trottoir.

— Cinq shillings, confirma-t-il. En prime, je vous offrirai à dîner. Je vais vous conduire...

Bon sang, il la désirait tellement qu'il fut incapable de terminer sa phrase. Cela ne lui ressemblait pas.

Voilà des années qu'il n'avait plus bavé sur une catin des rues.

Mais celle-ci n'avait décidément rien à voir avec les autres. Elle était propre – même ses ongles étaient soignés – et elle sentait bon. Une délicieuse odeur de savon parfumé et de fragrance épicée...

Nom d'un chien. Personne, sur Katherine Lane, ne sentait le savon parfumé.

Elle lui mentait. Elle lui mentait sur tout.

Une femme comme elle ne pouvait pas vendre son corps dans les ruelles du quartier. Et elle ne s'était pas jetée sur lui par hasard. Elle n'attendait pas un pigeon pour le plumer, mais quelqu'un en particulier.

Sebastian lui enserra les poignets.

— Qui vous envoie ?

— Quoi ? fit-elle, ses grands yeux ambrés exprimant soudain la frayeur.

Elle avait compris qu'elle était démasquée.

— Qui vous paie ? insista Sebastian.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

Encore des mensonges. Quelqu'un s'était servi de cette ravissante créature pour tendre un piège. Mais pas à Sebastian. Personne ne pouvait s'intéresser à un banal armateur. C'était Adrian qu'ils voulaient. Lequel Adrian s'était engagé dans la ruelle d'où avait surgi la fille.

— Adrian ! cria-t-il. Sois prudent ! C'est un piège ! Son avertissement précipita les événements.

— Attention derrière toi, Sebastian ! cria Adrian en retour.

Sebastian se retourna. Deux hommes approchaient silencieusement dans sa direction. D'autres suivaient. Des Irlandais, à en juger par leur allure. Et tous solidement armés, de poignards ou de chaînes. L'exemple même de la vermine qui hantait les docks et n'hésitait pas à tuer de sang-froid. Ils avaient envoyé la fille en

éclaireuse, pour le charmer et le distraire, pendant qu'ils se mettaient en ordre de bataille.

Bien qu'elle fût leur complice, il la relâcha.

— Filez, lui dit-il. Éloignez-vous d'ici.

Elle écarquilla les yeux.

— Mais comment ?

Sa voix trahissait sa frayeur. Et elle regardait tout autour d'elle, comme un petit animal pris au piège. Sebastian comprit qu'elle n'avait rien à voir avec les Irlandais.

Adrian les rejoignit. Il se replaça dos à dos avec Sebastian.

— Il y en a d'autres qui arrivent par la droite, dit-il. Ils sont une douzaine en tout.

Deux contre toute une bande. La bagarre s'annonçait rude.

Sebastian repéra une cible – en tête de la bande, pour que ses camarades assistent à sa mort – et lança un premier poignard. Le gredin s'écroula sur le pavé, la gorge traversée de part en part. Une odeur de sang se mêla aux effluves du brouillard.

Sebastian dégaina son deuxième poignard.

Les bandits échangeaient des regards, comme s'ils hésitaient. Attaquer, ou battre en retraite ?

Mais l'un des gredins se jeta tout à coup sur la fille et s'empara d'elle.

Elle réagit avec la rapidité d'une tigresse, mordant le bras qui la retenait prisonnière, et déviant un coup de lame de son avant-bras pour revenir vers Sebastian.

Elle ne pleurait pas. Elle n'avait même pas crié. Pourtant, le poignard avait déchiré sa manche, et probablement entamé ses chairs. Sebastian la fit passer entre elle et Adrian, pour la protéger du mieux possible.

Mais si cette bagarre devait durer trop longtemps, elle risquait fort d'y perdre la vie.

Il lança son deuxième poignard. Cette fois, cependant, sa lame ne fit que blesser l'un de leurs assaillants. Zut ! pesta-t-il. Un poignard de perdu.

Son troisième – et dernier – poignard était glissé dans sa botte. Mais celui-là n'était pas destiné à être lancé : il était réservé au corps à corps.

Il essaya de comprendre qui était le chef. S'il parvenait à tuer le chef, les autres prendraient probablement la poudre d'escampette.

Adrian, de son côté, faisait des moulinets avec sa canne, empêchant leurs assaillants d'approcher.

Et la fille restait bien sagement derrière Sebastian, comme à l'abri d'un bouclier. Il en conclut qu'elle s'était déjà trouvée dans des combats de rue.

Mais il n'eut pas le temps de penser davantage à elle. Une chaîne siffla dans l'air. Sebastian la saisit au vol, attirant à lui l'homme qui la brandissait pour lui assener un coup de poignard en plein cœur. Un instant, l'homme resta debout face à lui. C'était un grand rouquin, avec un regard vicieux. Une grimace incrédule déforma ses traits, puis son regard se fit vitreux et il s'écroula, entraînant Sebastian dans sa chute.

La fille poussa un cri.

Sebastian s'empessa de se relever. La fille avait été harponnée par deux gredins, qui tentaient de l'emmener avec eux.

Au même instant, une charrette de marchandises tourna au coin de la rue.

La fille réussit à se libérer, abandonnant son manteau derrière elle. Mais, dans sa fuite, elle glissa sur les pavés mouillés, à quelques mètres des chevaux tirant la charrette qui fonçaient droit sur elle.

Sebastian voulut se précipiter pour l'aider. Mais il savait qu'il arriverait trop tard.

Le cocher tira sur les rênes. Les chevaux regimbèrent, mais la fille eut le temps de rouler sur le côté.

Pas assez, cependant, pour éviter la charrette, dont la roue lui heurta le crâne avec un bruit mat. Elle voulut se redresser, vacilla quelques instants sur ses jambes, avant de s'affaler sur le pavé.

Un ordre fusa alors en gaélique. La bande des Irlandais ramassa ses blessés et battit en retraite.

Sebastian enjamba un cadavre pour rejoindre la fille.

Elle gisait sur le côté, comme endormie. Sa robe était déchirée et elle était couverte de sang et de boue. L'une de ses mains, paume ouverte, recueillait la pluie. Sebastian la crut morte.

Adrian le rejoignit.

— Bonté divine ! s'exclama-t-il. *Elle !*

Sebastian approcha une main des narines de la jeune femme. Dieu merci, elle respirait toujours.

Elle rouvrit les yeux, mais ne parut pas le voir.

— Que... ?

— Vous êtes sauvée.

— Je... J'ai mal... murmura-t-elle, avant de sombrer brièvement dans l'inconscience, les yeux grands ouverts.

— C'est grave ? demanda Adrian.

— Heureusement, la roue n'a fait que lui effleurer le crâne, répondit Sebastian, écartant les cheveux de la jeune femme pour lui montrer sa blessure. Mais à quelques centimètres près, elle avait la tête fracassée.

Adrian sortit un mouchoir de sa poche.

— Elle saigne beaucoup.

— Les blessures au crâne saignent toujours beaucoup, fit valoir Sebastian, qui avait connu assez d'accidents en mer pour ne pas s'inquiéter outre mesure.

Et, tâtant le crâne de la jeune femme, il ajouta :

— Je ne sens aucune fracture. Et elle ne saigne pas du nez, c'est l'essentiel.

Elle avait repris connaissance et s'agitait. Sebastian la maintint fermement pour l'empêcher de bouger.

— J'aurais besoin de plus de lumière pour m'assurer qu'elle n'est pas gravement blessée.

— Dans la taverne, là-bas ?

La jeune femme était trempée jusqu'aux os, et elle se refroidissait dangereusement.

— Non, ne restons pas ici. Ils pourraient revenir, avec du renfort.

Il ôta sa redingote pour en couvrir la jeune femme, avant de la soulever dans ses bras. Elle ne pesait rien.

Elle s'agita de plus belle.

— Reposez-moi. Je peux marcher, assura-t-elle.

Mais à peine eut-elle terminé sa phrase que sa tête bascula contre le torse de Sebastian.

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas en état de marcher, répliqua-t-il avant de se tourner vers Adrian. Donne-moi ton poignard. Je n'en ai plus. Je vais la porter jusqu'au *Flighty*.

Adrian se saisit d'un poignard, qu'il essuya sur la chemise d'un des cadavres avant de le tendre à Sebastian.

— Je te rejoindrai là-bas, dit-il. Mais avant, je veux découvrir qui a envoyé ces types. Prends bien soin d'elle pour moi, Bastian.

Adrian faisait autorité dans le monde très secret des espions politiques, et dirigeait le département de l'Intelligence Service – les services secrets britanniques. C'est pourquoi il était très souvent l'objet d'agressions. Et ce n'était pas la première fois que Sebastian se retrouvait impliqué à ses côtés. Mais parfois des innocents, comme cette pauvre fille, avaient également à en pâtir.

— Tu as décidément beaucoup d'ennemis dans cette ville.

— Certes, acquiesça Adrian qui s'agenouillait auprès de chaque corps, pour vérifier que leurs agresseurs restés sur le pavé étaient tous morts. Mais aujourd'hui, ce n'est pas après moi qu'ils en avaient. C'est elle qu'ils voulaient.

À bord du Flighty Dancer

— Ouvrez-moi la porte, ordonna Sebastian.

Son garçon de cabine se précipita, courant pieds nus sur le pont.

Quand Sebastian déposa la jeune femme sur le lit, celle-ci s'agita encore légèrement.

— Où... ? murmura-t-elle d'une voix faible.

— Elle saigne, capitaine.

— Je sais, répliqua Sebastian. Apporte-moi de l'eau chaude.

Son ton sec fit détalier le gamin.

À voir la jeune femme gisant sur les draps, ses cheveux collés en mèches humides sur l'oreiller, il était difficile de croire qu'elle ait pu payer des hommes pour simuler une agression. Dans quel pétrin s'était-elle donc fourrée ?

Bien qu'à moitié inconsciente, elle tenta de se redresser.

— Laissez-moi...

Sebastian la repoussa doucement sur le matelas.

— Calmez-vous. Vous avez besoin de repos. Et vous n'avez rien à craindre ici.